

Être bien dans son travail...



© LNM

Nous passons, paraît-il, un tiers de notre temps à dormir. Ce qui donne un argument de poids aux vendeurs de literie : quitte à y passer autant de temps, mieux vaut choisir correctement son sommier et son matelas. Si je suis ce

raisonnement plein de bon sens, j'en déduis qu'il serait sage de vivre au mieux son temps professionnel. C'est si triste de subir son travail. De se lever sans entrain le matin et de compter les heures jusqu'au week-end, comme un bagnard compte les jours jusqu'à la fin de sa peine.

Bien vivre son travail, facile à dire ! Quid de tous ceux qui n'ont pas le choix, travaillent pour payer leur loyer et leurs courses ? Craignent de perdre leur emploi ou n'en ont tout simplement pas, essayant refus sur refus ? Ou de ceux qui ont aimé leur travail mais ont traversé des désillusions voire ont subi de vraies gifles dans leur cadre professionnel ?

« Tout est donné, tout reste à faire », répète inlassablement mon pasteur, un dimanche sur deux. Je ne connais pas de plus belle définition contemporaine de la grâce de Dieu. Cette affirmation révolutionnaire génère un immense repos – la foi et le salut nous sont donnés, nous n'avons rien à prouver, nous sommes



© Thinkstock/de54002

aimés comme nous sommes, que nous soyons retraités, accros à notre travail ou au chômage. Elle actionne aussi un puissant moteur intérieur : nous voilà (re)mis en route avec l'espérance que le pire n'est jamais sûr, que les forces de vie peuvent triompher des forces de mort. Tout nous est donné, l'espérance, la joie, le courage. Mais tout reste à faire, donc, dans notre vie personnelle ou relationnelle, dans nos foyers, nos loisirs, mais aussi nos bureaux, ateliers, laboratoires, salles de classe, que sais-je encore.

Et si nous commençons par de petits gestes ? Face à un patron ou des collègues difficiles, risquer une parole apaisante ou ferme, c'est selon... Dans une situation tendue, proposer une action qui ouvre le dialogue... Quand les conditions deviennent invivables, oser imaginer un changement... Il n'y a pas de recettes pour bien vivre son travail. Mais peut-être un travail à faire, parfois avec d'autres, pour ne jamais se résigner.

Patricia Rohner-Hégé



Le Nouveau Messager est heureux de vous offrir le journal gratuit « *Regards protestants spécial climat* ». Il est le fruit du travail commun de plusieurs associations et titres de la presse protestante.

Le travail, épanouissement ou galère?

Difficile de répondre à cette question de façon binaire. Chacun peut être confronté à l'adversité ou au contraire vivre des moments de satisfaction au courant de sa vie professionnelle. Analyse et témoignages pour aider à mieux se positionner dans cet univers en profonde mutation.

Le travail permet de gagner sa vie mais pas que. Il nous fait parfois souffrir mais sans lui, on n'est malheureusement pas grand-chose dans la société. «Le travail est une valeur centrale, fondatrice de notre société, parfois jusqu'à l'excès» explique Antoine Latham, journaliste économique aux *Dernières nouvelles d'Alsace* dans une intervention de décembre 2013 auprès de la Commission des affaires sociales, politiques et économiques de l'UEPAL (Caspé) qui a réfléchi sur ces questions pendant plus d'une année⁽¹⁾. «Ce qui est galère, c'est de ne pas avoir de travail» préfère dire François Bouchard, directeur général des services au Conseil régional

d'Alsace et président des Entrepreneurs et dirigeants chrétiens d'Alsace. Rappelons que 10,3% de la population active sont au chômage, soit 3,5 millions de gens sur le carreau. Mais les salariés ne sont pas tous à l'abri. En 2014, six embauches sur sept se sont faites en CDD, les moins de 25 ans représentant 86,4% de ce type de contrat, les 50 ans et plus, plus de 87%⁽²⁾. On parle désormais de «travailleurs pauvres»: temps partiel pas toujours désiré, petits salaires, stages non rémunérés, ... Et sur les femmes pèse toujours le fameux «plafond de verre» malgré les lois et les accords dans les branches professionnelles.

Besoin de sens

Devant cet état de fait, les salariés ont pris leurs distances par rapport à l'entreprise, comme le montre une étude publiée dans *Le Monde*⁽³⁾. Un salarié sur cinq ne partage pas les valeurs de l'entreprise, contre un sur dix en 2013. C'est la qualité de vie au travail qui prime et la sécurité de l'emploi. «Il semble que la valeur travail ait évolué dans son contenu même, et à tous âges. Un besoin de valeurs, d'autonomie, de qualité et de sens se fait jour, même s'il n'est pas perceptible partout. Certains employeurs ont du mal à répondre à cette attente, surtout à l'endroit des plus jeunes. Des lacunes de savoir-être, de sens du collectif ou de communication

peuvent susciter des malentendus assez profonds» analyse Antoine Latham.

«Pour nous, le salarié est une personne qui doit être envisagée avec tout son environnement (sa vie familiale, ses engagements associatifs, etc.)» estime Patrice Diochet, président de la Confédération française des travailleurs chrétiens (CFTC) Alsace. Ce cadre chez Orange regrette que les responsables d'entreprise et les directeurs de ressources humaines ne soient pas «assez formés sur les relations sociales». Il déplore aussi le manque de dialogue social avec les syndicats patronaux: «Nous sommes considérés comme des adversaires.» Au niveau national, ces derniers répondent que les syndicats de salariés sont arquebouts sur leurs positions...

De nouveaux managements

Pourtant, la crise du modèle économique n'est peut-être pas seulement porteuse de négatif, comme le pense la philosophe et sociologue Dominique Meda. Pour elle, la réduction du temps de travail permettrait de redonner place à des valeurs non salariales (famille, association, rencontre...) C'est aussi ce que partage François Bouchard: «Je suis assez optimiste car nous sommes en

train de bâtir un monde d'entreprise où un management plus humain se développe. Les relations doivent déboucher sur la motivation, moteur d'une vraie productivité vécue positivement.»

Pour Patrice Diochet, il faut être «innovant». Les responsables doivent davantage faire confiance à leurs salariés et s'inspirer de ce qui se pratique à l'étranger: des droits rattachés directement au salarié (et pas à l'entreprise), le développement du télétravail, l'instauration de temps de repos pour plus d'efficacité, etc.

Certaines entreprises ont développé un réel partenariat avec leurs salariés comme chez Sew Usocome à Haguenau depuis 25 ans. La «Perfambiance» (contraction de performance et ambiance), inventée par cette société de fabrication en mécanique et outillage de précision, consiste à faire participer l'ensemble des salariés aux processus de décisions. «Le management, ça s'apprend mais ça se vit surtout. Il faut certes avoir les idées claires sur les comptes mais beaucoup plus sur les gens», pense François Bouchard. Pour Denis Weymann, gérant de Grai étiquettes à Colmar, être «patron» est complexe et très intéressant à la fois. «Il ne faut pas chercher à être aimé de ses salariés

mais que le courant passe. L'entreprise est une expérience humaine où l'on est une communauté.» L'avantage d'être responsable d'une société, c'est la liberté de créer et de s'accomplir dans son travail. Pourtant, ce chef d'entreprise de 20 personnes ressent parfois «un racisme anti-patron. On nous met tous dans le même panier. Mais je n'ai rien à voir avec les directeurs nommés dans les grandes entreprises qui ne prennent aucun risque et gagnent 100 000 euros par mois. Mon entreprise, elle m'appartient, j'ai mis mon argent dedans.» Et d'ajouter: «On ne voit pas les milliers de patrons payés trois fois moins que leurs salariés. Ce sont souvent des gens seuls face au fisc, aux salariés, aux clients, à la concurrence étrangère...» Et si nous étions tous responsables du bien-être au travail?

Fabienne Delaunoy

(1) La Caspe est composée d'une vingtaine de membres d'un grand pluralisme, autant par leur activité socio-professionnelle que par leur sensibilité politique et économique. Le fruit de leur travail est en ligne sur le site de l'UEPAL, rubrique Église et société.

(2) *Le Monde* du 11 juin 2015.

(3) *Le Monde* du 16 juin 2015.

Éclairage biblique

Le travail est fait pour l'Homme

La Bible, dès les premiers chapitres de la Genèse, met en lumière les paradoxes du travail : sa noblesse, car la vocation de l'être humain est de participer au projet créateur de Dieu, et sa pénibilité, voire la « malédiction » qu'il représente parfois.



© Flickr/Vase Petrowski

Contrairement à d'autres textes fondateurs issus de Mésopotamie ou de l'antiquité gréco-romaine, la Bible ne méprise pas le travail, y compris manuel. Dès le début des récits des origines, l'acte créateur fait d'ailleurs de Dieu le premier à «mettre les mains dans le cambouis» : du chaos initial, il sépare les divers éléments qu'il nomme et agence; de la glaise originelle, il tire l'être humain, homme et femme. Créés à son image, ils sont appelés à «cultiver le sol» et à le «garder». Avec la bénédiction divine, ils récoltent sans peine les fruits agréables du jardin qui leur est confié. L'homme et la femme sont donc pleinement intégrés dans ce qui apparaît au départ comme une réalité harmonieuse où chaque créature a sa place. Au regard des deux premiers chapitres de la Bible, la contribution de l'être humain à l'œuvre de Dieu fait partie intégrante de sa vocation.

Voulu et honoré par Dieu, le travail devient cependant rapidement pénible. Le récit de «la chute» est explicite : «À la sueur de ton visage, tu mangeras du pain jusqu'à ce

que tu retournes au sol...» (Genèse 3, 19). Souvent interprétée comme une punition consécutive à la désobéissance originelle, cette parole est en réalité un simple constat, corroboré par certains passages du livre de l'Éclésiaste. Si celui-ci voit parfois dans le travail une source d'épanouissement (les derniers versets du chapitre 5), il le considère ailleurs comme une absurdité : «Je vois, moi, que tout le travail, tout le succès d'une œuvre, c'est jalousie des uns envers les autres. Cela est aussi vanité et poursuite du vent» (ch. 4, 4).

Une œuvre pleine de sens

Le commandement du sabbat, destiné non seulement à l'humain mais aussi à la terre et aux bêtes, exige qu'un septième du temps soit consacré à Dieu et au repos. C'est un rempart contre la tentation d'idolâtrer le travail et la garantie d'une vie libre. Le Nouveau Testament considère lui aussi le travail comme faisant partie du plan de Dieu. Jésus, fils de charpentier, affirme que «l'ouvrier mérite son salaire» (Luc 10, 7) et l'apôtre Paul ne passe pas par quatre

«Il convient de goûter le bonheur dans tout le travail que l'homme fait sous le soleil (...) car telle est sa part...»

Éclésiaste 5, 17

chemins pour condamner l'oisiveté : «Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus» (2 Thessaloniens 3, 10). Ses lettres insistent sur le bénéfice de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ. Dans cette perspective et selon lui, même le travail est susceptible de devenir une œuvre pleine de sens. En écho à la Genèse, l'humain qui se fie à Christ est qualifié de «collaborateur de Dieu» (1 Corinthiens 3, 9). Et l'apôtre va jusqu'à prôner une loi d'économie solidaire lorsqu'il recommande de «travailler honnêtement de ses mains, afin d'avoir de quoi partager avec celui qui est dans le besoin» (Éphésiens 4, 28-29).

Caroline Lehmann

Ce que propose l'Église

Ne pas rester seul(e) avec ses questions

Le message de l'Évangile n'est pas réservé au dimanche matin ou aux soirées d'études bibliques. Il concerne aussi notre vie professionnelle où l'Église s'investit à sa manière.



© iStock/elt_aseanova

dans leurs fonctions. J'apprends beaucoup de ces soirées : ils s'expriment sans masque, sans peur du débat contradictoire, avec une honnêteté et une confiance qu'on ne trouve pas partout. Les aumôniers accompagnent ces responsables, les titillent aussi, parfois, leur rappelant que l'Évangile se vit au quotidien et que l'homme doit rester au centre de l'enjeu économique. Cela a des répercussions jusque dans les relations avec ses collègues, ses fournisseurs, ses clients.

Vous travaillez mais c'est dur

Vous avez un travail mais vous rencontrez des difficultés avec votre hiérarchie ou vos collègues; vous n'arrivez plus à faire face, êtes démotivé, peut-être même déprimé; vous avez envie d'une reconversion mais ne savez pas par quel bout vous y prendre; vous trouvez laborieux de conjuguer vos convictions profondes et votre réalité professionnelle... Un service d'Église⁽²⁾ vous offre un accompagnement pastoral personnalisé et confidentiel. Il permet de prendre du recul, de mettre des mots sur ce qui vous agite, vous met en colère, est source de désarroi. «Parler est essentiel, confie Sylvie Foell, être écouté sans être jugé tout autant. On décortique ensemble ce qui fait nœud, on chemine pour trouver des solutions et sortir digne de la difficulté.» La valeur ajoutée de ce service, par rapport à un psy ou un médecin du travail, c'est de

pouvoir oser, délicatement, un lien avec le message libérateur de l'Évangile.

L'articulation travail et foi

La Mission dans l'industrie d'Alsace du Nord⁽³⁾ (MIAN) organise régulièrement des rencontres-débats pour interroger notre rapport au travail. Au Liebfrauenberg, à Niederroedern, Sessenheim, Soultz-sous-Forêts ou Pfaffenhoffen par exemple, ont été abordées cet automne les questions de la croissance (illimitée dans un monde limité), de la crise écologique, du prêt à consommer... Des thématiques reliées d'une manière ou d'une autre aux paroles bibliques. Cette activité s'enracine dans le terreau de l'éducation populaire où, à tout âge, on apprend, partage ce que l'on sait et développe son esprit critique. La Mission dans l'industrie Sud Alsace a, quant à elle, accompagné les paroisses et les habitants des vallées de Thann et de Guebwiller, touchées par la désindustrialisation, en proposant un cycle de conférences-débats ou des soirées d'échanges sur la vie sociale et professionnelle.

Patricia Rohner-Hégé

(1) www.lesedc.org

(2) www.problemesauboulot.semis.org

(3) www.semis.org/MIAN; 03 88 53 84 55

Sans activité

La tentation du repli sur soi

En situation de précarité depuis des années, Dalila souffre du regard des autres et sort peu de chez elle.

À Lauterbourg, les bénéficiaires de l'épicerie sociale doivent participer à un atelier de redynamisation. Une pasteur et une sœur catholique y animent un temps de parole et d'écriture. Pour Dalila, 45 ans, qui vit à Seltz, c'est «la» sortie mensuelle qu'elle vit comme une bouffée d'oxygène : «J'étais comme une loque, droguée par les médicaments; grâce à elles, je me suis redressée. On parle de tout, de rien, on rit parfois. C'est si bien d'échanger, après je me sens toute légère.»

Les parents de Dalila étaient d'origine algérienne mais elle est née en Lorraine. Elle a suivi le père de ses enfants en Alsace où elle vit depuis 23 ans. Aujourd'hui, elle regrette d'avoir

consacré tout son temps à leur éducation, de n'avoir jamais cherché à se former, elle qui n'a qu'un bac pro. Des problèmes de santé et plusieurs deuils familiaux l'ont mise à terre : «Je n'ai envie de rien, je vis au jour le jour. Mon seul objectif? Qu'il y ait quelque chose à manger quand ma fille rentre du lycée. Je sors très peu car je ne supporte plus les remarques racistes ou les regards qui m'accusent de profiter du système.»

Dans cet atelier de parole, chacun peut dire sa petite musique personnelle. «Cela donne aussi l'occasion de développer une pensée, de l'affiner, de l'argumenter, précise une des animatrices. Petit à petit, les participants



© Flickr/Stina Sida

reprennent confiance, parfois le courage de se présenter à une offre d'emploi. Certains retrouvent du travail, c'est alors une grande fierté pour nous!»

P. R.-H.

Vocation pastorale

Souffrir au travail dans l'Église ?!

À première vue, ce titre peut paraître incongru. Peut-on valablement parler de travail dans l'Église alors que celles et ceux qui s'y engagent le font par vocation ?

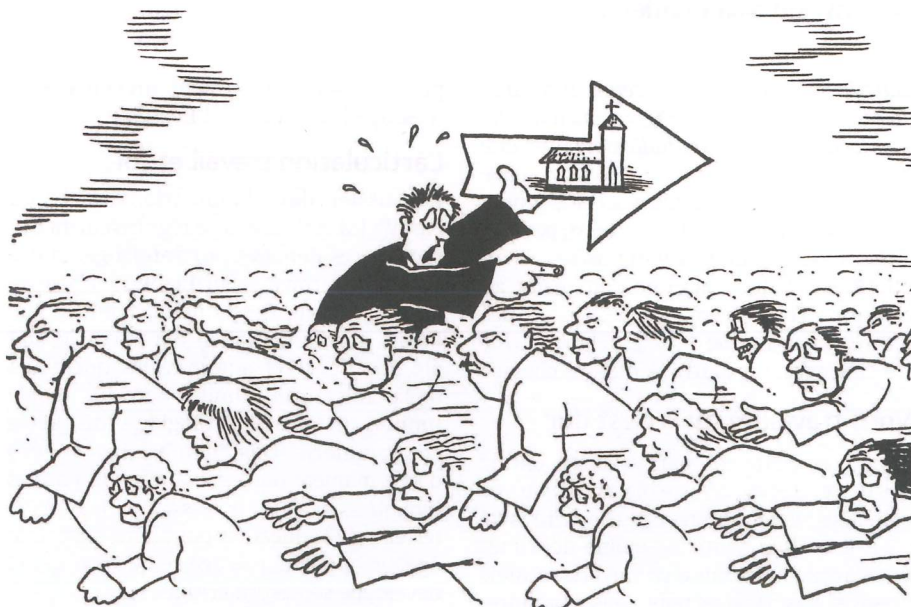


Illustration de Waldemer Mandzel, tirée de *Mon pasteur est génial*, édition Ligue pour la lecture de la Bible, 2002

À travers de longues années de ministère pastoral où j'ai côtoyé de nombreux collègues actifs dans différentes Églises, j'en viens à dire que la souffrance au travail au sein des Églises existe. Cette souffrance peut revêtir des formes diverses, induite par l'évolution de la fonction et que Jean-Paul Willaime, dans

son livre *Profession: pasteur*, a très bien su décrire: «L'institution portait la fonction et la personne qui l'exerçait; aujourd'hui c'est plutôt l'inverse: la personne, homme ou femme, porte plus la fonction que la fonction ne la porte.» Il y a, certes, une souffrance inhérente à toutes les professions ayant à faire avec un travail relationnel:

arriver à différencier entre la vision idéale et l'expérience de la réalité humaine. Mais pourquoi beaucoup de collègues se retrouvent-ils aigris ou résignés après un certain temps de ministère? Ensuite, il y a l'énorme difficulté causée par une double méprise: s'engager par vocation n'est pas synonyme d'être taillable et corvéable 24 heures sur 24; le refrain de l'amour fraternel ne peut être un alibi pour exiger tout et n'importe quoi.

Comment se fait-il que tant de pasteurs ont des problèmes familiaux ou divorcent, «s'évadent» dans l'alcool ou d'autres activités? Il serait grand temps que, dans nos institutions, ces questions soient clairement abordées, débattues et solutionnées avec les intéressés. Sans qu'ils soient renvoyés à eux-mêmes par l'habituelle évocation de leur fragilité personnelle; sans que «l'on» donne raison par avance à tel paroissien qui prend le/la pasteur/e comme défouloir pour ses déboires personnels; sans que les responsables hiérarchiques se retranchent derrière des textes au lieu de s'adresser aux personnes.

Bref, il y a du travail aussi dans l'Église!

Jean-Charles Kaiser,
pasteur retraité



À lire, sur le site www.uepal.fr/ rubrique *Nouveau Messager*, d'autres articles.

De l'informatique à la bière

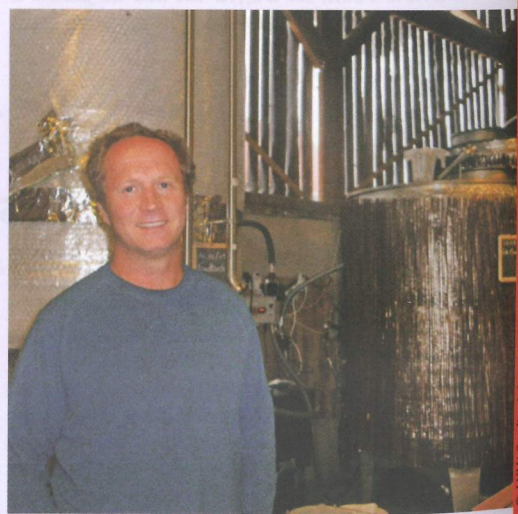
Histoire d'une reconversion professionnelle

Durant vingt ans, Jacques Korczak a dirigé une entreprise d'informatique à Strasbourg. Au moment de la crise de la quarantaine, le besoin d'un changement radical s'est imposé...

Ce n'est pas qu'il était malheureux dans son travail mais cet informaticien et son épouse physicienne ont un jour décidé de transformer leur passion pour la bière artisanale en un véritable métier. «La décision, nous l'avons prise en quelques dizaines de nuits blanches et après pas mal d'heures de discussion», explique-t-il. Des questions existentielles mais aussi la prise de conscience que «le domaine de ma boîte n'avait plus d'avenir» ont motivé ces deux scientifiques à se lancer. Deux ans de travaux ont été nécessaires pour transformer la grange de leur maison en brasserie ⁽¹⁾. «Il n'y a jamais eu de découragement», précise Jacques. J'aime les problèmes et cogiter pour trouver les solutions. » Et puis, les

Korczak ont eu la chance de pouvoir passer progressivement d'une activité à l'autre: au début, 80% restaient consacrés à l'entreprise d'informatique et 20% à la micro-brasserie, puis moitié-moitié, avant de basculer à 100% dans la nouvelle activité. Pour autant, Jacques Korczak n'a jamais établi de «business plan»; il affirme détester les mots comme «challenge» ou «ambition».

Quinze ans après, le couple gagne trois fois moins qu'avant. Mais le sourire serein de Jacques, malgré parfois les soixante heures de travail hebdomadaire, en dit long sur «le plus essentiel» que leur a apporté ce virage à 180 degrés: une autre qualité de vie, «être indépendant et se lever avec plaisir pour quelque chose qui intéresse vraiment, et pas



pour le compte en banque... » Sans oublier le relationnel: «Dans le monde de la bouche, c'est festif, joyeux. Quand on fait un produit de qualité, les retours sont vraiment gratifiants!»

C. L.

(1) Brasserie artisanale Matten, à Matzenheim.

L'abus d'alcool est dangereux pour la santé.